

Pierre Anctil, *Histoire des Juifs du Québec* (Montréal: Les Éditions du Boréal, 2017), 504 pp., ISBN: 978-2764625118.

Histoire des Juifs du Québec s'ajoute à la longue liste des contributions de Pierre Anctil sur l'histoire juive québécoise mais constitue une addition des plus bienvenues : il constitue le premier ouvrage de synthèse exhaustif en langue française. Sa principale force est l'apport constant de sources primaires et secondaires francophones, trop souvent absentes de la littérature existante. Ce faisant, l'auteur offre un récit plus nuancé des relations entre populations juives et canadiennes-françaises et gomme en grande partie les frontières qui séparent presque toujours leurs deux histoires. L'autre originalité de ce travail réside dans le fait qu'Anctil poursuit ses efforts d'écrire une histoire des Juifs du Québec qui en englobe la diversité géographique et socio-culturelle, déjà entrevus en 2015 avec une première monographie sur les Juifs de la ville de Québec.

Afin de revenir sur ce « cheminement historique à nul autre pareil » (p. 449), Anctil propose une structure chronologique claire qui lui permet de couvrir quatre cents ans d'histoire sans perdre son lecteur. Le premier chapitre revient sur les pionniers de la présence juive. On y croise notamment les figures désormais bien connues de la « mythologie » juive canadienne que sont Esther Brandeau, cette jeune femme juive arrivée en Nouvelle-France sous le nom de Jacques La Fargue, et Aaron Hart, homme d'affaire qui fut longtemps considéré comme le père fondateur de la communauté. Loin de se contenter d'un simple récit des origines, Anctil rappelle à juste titre l'importance dans la mémoire collective de la « reconnaissance du caractère pionnier de la communauté juive canadienne, née pratiquement *ex nihilo* dans une des marches éloignées de l'Empire britannique » (p. 48). Il conclut ensuite ce premier chapitre en revenant en détails sur les premières vagues migratoires conséquentes de la deuxième moitié du XIX^e siècle et sur l'impact majeur de cette rencontre des Juifs d'Europe de l'Est avec le Québec francophone, une rencontre « dont les multiples retombées se mesurent jusqu'à aujourd'hui » (p. 78). Le deuxième chapitre porte sur les deux premières décennies du XX^e siècle qui voit la communauté juive se transformer radicalement avec les arrivées massives de populations russes. En s'efforçant à la fois d'en saisir les échos dans les milieux francophones et de mobiliser des sources en Yiddish inédites, Anctil rend parfaitement compte de l'influence de cette migration de masse sur l'identité économique, politique et culturelle de Montréal.

Le troisième chapitre débute après la création du Congrès Juif Canadien dont la disparition rapide « démontre d'une façon éloquente que le judaïsme canadien ne peut présenter un visage uni qu'en temps de crise » (p. 135). L'entre-deux-guerres est une période cruciale que l'auteur maîtrise parfaitement. Les restrictions progressives de la politique migratoires au début des années 1920 signalent la fin de « l'âge d'or »

de l'histoire des migrations au Canada et se confirment en 1931 : le décret-du-conseil PC 695 qui instaure la politique migratoire la plus stricte de l'histoire du pays. Tout en gardant à l'esprit la montée des périls en Europe et les inquiétudes qu'elle suscite au Québec, Anctil dresse un portrait détaillé de la communauté établie, de ses luttes et de ses avancées. Dès ce chapitre, il prend en partie ses distances avec les conclusions d'Irving Abella et d'Harold Troper et affirme qu'il est « difficile de croire dans ce contexte que la société québécoise fût unanime à détester les Juifs », leur présence étant souvent « un enjeu qui soulève dans bien des cas une indifférence complète ou qui ne fait surface que dans certaines conjonctures » (p. 199). Le quatrième chapitre, qui porte sur la Seconde Guerre mondiale, confirme la volonté d'Anctil de proposer une histoire plus nuancée que celle proposée par les auteurs de *None Is Too Many*, sans pour autant en rejeter en bloc les conclusions : il en conteste le bilan statistique du nombre de Juifs ayant rejoint le pays entre 1933 et 1945 en s'appuyant sur les travaux récents de Justin Comartin qui reprenait, lui, les données de Louis Rosenberg. Il nuance enfin le constat qu'il juge « trop rapide dressé par [Irving Abella et Harold Troper] quant aux responsabilités des politiciens francophones » (p. 227). Selon lui, il est nécessaire de se détacher en partie d'une historiographie au sein de laquelle subsiste un « héritage d'amertume et de récrimination » (p. 258) et qui fait injustement porter au Canada français une bonne part de la responsabilité de l'inaction canadienne pendant les années 1930 et 1940. En cela, l'ouvrage d'Anctil marque une rupture importante et sa critique mesurée de *None Is Too Many* et des travaux qui l'ont suivi suscitera, on l'espère, de nouvelles recherches sur cette période complexe.

Le reste de l'ouvrage est dans une ligne historiographique plus classique, son originalité résidant néanmoins dans cet effort constant de s'attarder plus longuement sur les rapports avec les populations canadiennes-françaises. Le chapitre cinq porte sur la décennie décisive qui a suivi la guerre. Anctil rend compte de l'immense impact de la Shoah sur le judaïsme québécois, notamment sur la « survivance de la langue yiddish à Montréal » (p. 261), et des transformations d'une communauté dont les éléments arrivés d'Europe de l'Est au début du siècle sont « devenus résolument montréalais » (p. 323). Le chapitre six, qui est le plus dense et foisonnant de l'ouvrage, contribue à resserrer un peu plus les liens entre histoire juive et histoire québécoise. Anctil rappelle l'apport des nouvelles populations juives francophones dans une société québécoise qui connaît alors une période de transformations profondes. Il accorde une place considérable à l'identité sépharade à Montréal et ailleurs mais revient aussi sur des aspects moins connus, notamment l'influence de l'indépendance d'Israël chez certains leaders québécois qui y voyaient « d'une certaine manière la voie à suivre » et « la promesse d'un bond en avant dans le contexte de la décolonisation » (p. 330). Cette section s'achève par un focus sur la présence hassidique. Loin de se limiter aux arrivées les plus récentes, Anctil propose une synthèse des mouvances ultra-orthodoxes au Québec depuis la fondation du Va'ad Ha'ir au début des années

1920 jusqu'aux défis contemporains que rencontrent les Haredim du Québec. Dans le dernier chapitre, l'auteur établit un état des lieux des engagements et des contributions des populations juives à la vie économique, politique et culturelle du Québec. Il présente les apports d'une communauté très diverse à travers les portraits de certaines de ses figures, comme Lea Roback et Henry Morgentaler qui luttèrent pour les droits des femmes, ou celles moins connues de personnalités juives qui se sont mobilisées en faveur de la cause indépendantiste québécoise. Les sections sur les contributions à la vie artistique de la province sont sans surprise les plus étayées, l'auteur y faisant montre de sa maîtrise d'une littérature multilingue.

Cet ouvrage atteint son objectif : écrire une histoire plus équilibrée des Juifs du Québec en accordant une place accrue à leurs relations avec les populations canadiennes-françaises. S'il rejette en partie les conclusions d'une historiographie anglophone à qui il reproche, souvent à juste titre, d'avoir trop simplifié les réalités québécoises, Anctil reste mesuré dans son propos. Dans l'ensemble, en offrant un survol de l'histoire juive québécoise du XVII^e siècle jusqu'aux enjeux contemporains, ce livre constitue une synthèse claire – d'autant plus facile d'accès que son auteur prend le temps d'expliquer en notes tout terme qui pourrait échapper aux lecteurs non-spécialistes. Il est aussi un outil de travail utile pour ceux qui seraient plus familiers avec les études juives canadiennes ou qui s'intéressaient à l'histoire des minorités ethniques et religieuses du Canada.

Antoine Burgard
University of Manchester